

# Janusz Tazbir

---

## La Réception polonaise des "Colloques" d'Érasme de Rotterdam

---

Literary Studies in Poland 15, 25-41

---

1986

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Janusz Tazbir

## La Réception polonaise des *Colloques* d'Erasmus de Rotterdam

On a consacré beaucoup de travaux de première importance, déjà, à la réception des oeuvres et de la pensée de l'auteur de *L'Eloge de la Folie*. En ce qui concerne cette réception sur le terrain de l'ancienne Pologne<sup>1</sup>, des chercheurs polonais s'en sont occupés (H. Barycz, M. Cytowska, L. Hajdukiewicz, S. Łempicki), mais également des chercheurs étrangers (C. Backvis, H. G. Williams). A l'origine de cet intérêt, il y a sans doute ce fait: l'érasmianisme n'a pas atteint au même degré tous les pays d'Europe. Par exemple, il n'a pas pénétré en Italie, ni dans les pays scandinaves tandis que la Pologne, justement – à côté de la France, de l'Allemagne, des Pays-Bas – a été soumise à une expansion spirituelle dans ce sens. En témoigne, notamment, la bibliographie rassemblée par A. Lewicka-Kamińska<sup>2</sup>. Celle-ci mentionne une dizaine de titres d'oeuvres d'Erasmus parues en Pologne au XVI<sup>e</sup> siècle (dans les seules années 1518–1550, il en parut chez nous jusqu'à vingt-cinq, «dans le domaine de l'éducation, de la moralistique, de la polémique religieuse, ainsi que des rééditions de lettres et de dialogues»). Les traductions ne constituent pourtant qu'une petite partie des éditions d'Erasmus en Pologne. En effet, si nous excluons les

---

<sup>1</sup> En général, les chercheurs étrangers ne prennent pas en considération les échos polonais de l'oeuvre d'Erasmus de Rotterdam. Ainsi A. Flitner, *Erasmus im Urteil seiner Nachwelt. Das literarische Erasmus Bild von Beatus Rhenanus bis zu Jean Le Clerc*, Tübingen 1952, pp. 154–155, ne mentionne pas les relations qu'eurent avec lui les Sociniens, quoiqu'il parle des Remontrants.

<sup>2</sup> A. Lewicka-Kamińska, «Erasm z Rotterdamu w Polsce» (E. de R. en Pologne), *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego*, CCL, 1971, pp. 106 et sq.

oeuvres des classiques de la littérature antique reliées et commentées par Erasme (le pseudo-Caton, *Distichia moralia cum scholiis*, vers 1530, ou le pseudo-Sénèque *Formula Honestae vitae*, 1532), il ne reste que cinq titres originaux qui sont : *La Sermon du Seigneur* (1533), *Les Livres qui nomment la langue* (1542), *Querela pacis* (1545), *Enchiridion militis christiani* (2 éditions : 1558, 1585) et enfin *Civilitas morum* (3 éditions successives).

De plus, deux de ces ouvrages ont passé, pendant longtemps, pour des oeuvres d'autres auteurs. Il est vrai que le traducteur (Stanisław Łaski) du *Sermon* n'a pas livré cette oeuvre sous son nom mais, tout en signant la préface du pseudonyme «Valentin le Soumis», il y suggérait, de manière non ambiguë, que nous avons affaire à une oeuvre originale, écrite non par un écrivain professionnel, mais par un soldat, un homme qui «n'avait pas grandi à l'ombre d'un encrier»<sup>3</sup> La dédicace transparente à Łaski, ainsi que le titre lui-même (*Sermon polonais*) ont été vite déchiffrés comme un aveu de paternité littéraire, d'une paternité reconnue comme indiscutable par les historiens de la littérature. En 1956 seulement, une éminente spécialiste de l'oeuvre d'Erasme de Rotterdam, Maria Cytowska, a établi que nous avons affaire ici à la *Querela pacis*, traitée sans façons<sup>4</sup>. Entre autres, Łaski a évacué les realia européens de 1518 en leur substituant des références à la Pologne au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Reconnu comme «traducteur remarquable de l'oeuvre d'Erasme», il se présente pourtant, selon l'usage ancien, dans le rôle de l'auteur et ce en divers compendia. Il est évidemment difficile de s'étonner qu'un Julian Krzyżanowski attribue, en 1954 encore, le *Sermon* à Łaski<sup>5</sup>. Ce qui est plus grave, c'est que le *Nouveau Korbut* ne mentionne pas l'article révélateur de Maria Cytowska et adjuge en 1964, comme par le passé — suivant en cela les traces d'A. Brückner — le *Sermon* à Stanisław Łaski<sup>6</sup>. Près de vingt ans après

<sup>3</sup> *Proza polska wczesnego Renesansu. 1510–1550 (La Prose polonaise de la Renaissance aux 1510–1550)*, éd. J. Krzyżanowski, Warszawa 1954, p. 430.

<sup>4</sup> M. Cytowska, «Stanisław Łaski jako tłumacz Erazma z Rotterdamu» (S. Ł. comme le traducteur d'Erasme), *Meander*, 1956, no. 11.

<sup>5</sup> *Proza polska wczesnego Renesansu*, pp. 31, 427.

<sup>6</sup> L'introduction au *Nowy Korbut* (vol. 1, Warszawa 1963, p. 17) dit que

cette publication, dans *Meander*, la notice biographique du voïvode de Sieradz dans le *Polski słownik biograficzny* (*Dictionnaire biographique polonais*) continue à appeler Łaski l'auteur du *Sermon* et complète ce portrait par la mention des valeurs artistiques qu'avaient grandement appréciées Brückner et Krzyżanowski<sup>7</sup>. De même, toute la *Civilitas morum* fut attribuée pendant un certain temps à Klonowic<sup>8</sup>, quoique la traduction de 1674 ait paru sous le nom de l'auteur véritable<sup>9</sup>.

Si nous examinons la liste des oeuvres traduites d'Erasmus, nous sommes frappés par l'absence, en leur sein, d'oeuvres aussi renommées et importantes que *Moriae encomium* ou bien les deux versions des *Colloques*<sup>10</sup> (*Colloquia familiaria* et *Colloquia selecta*). Leur traduction polonaise n'a paru qu'après la seconde guerre mondiale; cette époque nous a apporté des éditions complètes, scientifiquement exemplaires du *Manuel du Soldat Chrétien*, du *Paraclesis* et de la *Ratio verae theologiae*, ainsi que quelques autres petites oeuvres

---

les informations qui y sont rassemblées correspondent à «l'ensemble de l'état des recherches à la fin de 1958».

<sup>7</sup> J. Sikorski, «Stanisław Łaski», [dans:] *Polski słownik biograficzny*, vol. 18, Wrocław 1973, p. 254.

<sup>8</sup> Cf. W. Ptakówna, «Nieznane XVII-wieczne wydanie *Dworstwa obyczajów dobrych* (*Civilitas morum*) Erasma z Rotterdamu w przekładzie Sebastiana Fabiana Klonowica» (Inconnue édition de *Civilitas morum*...), *Biuletyn Biblioteki Jagiellońskiej*, 1966, no. 1, p. 31.

<sup>9</sup> Erasma z Rotterdamu *Dworstwo obyczajów dobrych na krótkie pytania rozdzielone*, przez Reingarda Hadamariusza... Cracovie 1674 (textes parallèles en polonais et en latin). On peut réfléchir que quoique la première traduction de la *Chevalerie chrétienne* (Królewiec 1558) faite par Wojciech de Nowe Miasto porte le sous-titre *Traduit des livres d'Erasmus de Rotterdam*, l'édition suivante (Wilna 1585) s'est avérée une oeuvre anonyme. Dans la préface de Walentyn Kownacki qui en était l'éditeur, nous lisons: «Je ne sais pas de qui sont ces livres édités depuis de temps déjà. Car quand je les ai reçus, ils étaient si abimés que je n'ai pu voir qui en était l'auteur». A la deuxième édition de l'*Enchiridion*, on n'a pas mentionné le nom d'Erasmus, puisque, comme nous le lisons dans la préface: «cet homme bon et instruit a beaucoup écrit contre l'Écriture de Dieu» (c'est-à-dire contre Luther).

<sup>10</sup> Il faut rappeler qu'au XVI<sup>e</sup> siècle déjà ont paru des traductions des *Colloques* en castillan (1529), en italien (1545), en français (1559) et en allemand (1561) et qu'au siècle suivant, il y en eut en néerlandais (1610) et en anglais (1671). Cf. *Bibliotheca Erasmi. Répertoire des oeuvres d'Erasmus*, 1<sup>e</sup> série, 1893, p. 35 et sq.

du grand Rotterdambien<sup>11</sup>. Ce retard de plusieurs siècles dans la traduction n'est pas exceptionnel, en ce qui concerne la réception d'une oeuvre classique mondiale. Dans les belles-lettres — domaine auquel appartient, en partie, l'oeuvre d'Erasmus — cela se produit de manière quasi-endémique. Il suffit de rappeler que le *Don Quichotte* n'a été traduit en polonais qu'au siècle des Lumières (en 1768), qu'il en fut de même pour *Hamlet* qui fut traduit à la même époque (vers 1797) et que nous devons la traduction en polonais de la majeure partie des classiques français à l'activité infatigable de Tadeusz Boy-Żeleński (1874–1941). Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'élite intellectuelle lisait la plupart des oeuvres en latin<sup>12</sup>, et, au siècle suivant, dans la langue originale ou bien en traduction française. Le lecteur de masse ne devait apparaître qu'avec la diffusion de la culture. Il est plus difficile de fixer les causes pour lesquelles certaines oeuvres d'un même auteur ont eu des traductions presque contemporaines de leur écriture alors que d'autres qui, à la réception, semblaient plus remarquables, plus attirantes, ont dû attendre si longtemps. Parmi de telles oeuvres, on peut citer, sans aucun doute, à côté de l'*Eloge de la Folie*, les *Colloques* du même Erasmus.

On pourrait presque compter sur les doigts d'une seule main les références directes aux *Colloques* rencontrées dans la littérature polonaise de la Renaissance. Cependant, tout indique que ces *Colloques* étaient lus avec assiduité. Ils avaient été pensés comme un manuel; rien d'étonnant donc si c'est «dans le *Familiarium colloquiorum [formulae]*, imprimé à Cracovie en 1519–1523, que les écoliers cracoviens apprenaient un latin distingué»<sup>13</sup>.

Nous en trouvons surtout des exemplaires dans les bibliothèques des professeurs de ce temps-là. Mais pas seulement là puisque nous trouvons *Familiarium colloquiorum [formulae]* aussi dans

---

<sup>11</sup> Il faut ajouter que les «Pieuses Agapes» originaires des *Colloquia familiaria* ont paru dans la traduction de J. Domański dans le recueil *Trzy rozprawy (Trois débats)*, Warszawa 1960.

<sup>12</sup> C'est en cette langue que furent publiées certaines oeuvres comme le *Pèlerinage en Terre sainte* de Mikołaj Krzysztof Radziwiłł «Sierotka», texte écrit primitivement en polonais.

<sup>13</sup> M. Cytowska: Préface, [dans:] *Rozmowy potoczne Erazma z Rotterdamu*, Warszawa 1962, pp. 8–9; «Erasmus en Pologne avant l'époque du Concile de Trente», [dans:] *Erasmus in English*, Toronto 1972.

des collections de livres appartenant à des gens qui n'étaient pas liés directement à l'Alma Mater de Cracovie<sup>14</sup>. Le cercle des débiteurs des *Colloques*, au sens littéraire, était bien sûr plus étroit que la société des possesseurs de ces livres, que la société de leurs lecteurs passifs (ces deux concepts ne se recouvrent, bien sûr, pas toujours). Maria Cytowska cite, parmi ces débiteurs, des personnes aussi différentes que Andrzej Trzecieski, Andrzej Frycz Modrzewski (Modrevius) et Marcin Kromer, à côté des pamphléistes anonymes des années tourmentées qui virent les querelles à propos du mariage de Sigismond Auguste avec Barbara Radziwiłł, ou de l'époque suivante, celle de l'Interrenge (1572–1573) et ensuite celle de la révolte de Sandomierz (1606–1608).

Deux emprunts ont déjà été établis sans le moindre doute; les autres, nous ne pouvons que les présumer, en procédant d'ailleurs chaque fois avec une certaine prudence. En effet, les auteurs de dialogues satiriques ou polémiques n'ont vraisemblablement pas tous suivi les traces d'Erasme. Le dialogue était, à l'époque, une forme incroyablement populaire que cultivaient volontiers aussi bien les polémistes religieuses que les pamphléistes qui vendaient à bon marché leurs services. Marcin Czechowic — qui a souvent introduit ses dialogues en ces termes — expliquait au lecteur :

Sache donc que chez les Grecs, chez les Romains et chez d'autres peuples, ainsi que chez nous, les Polonais, les gens instruits et vigilants ont coutume de faire paraître leurs livres de cette manière, comme s'ils étaient occupés à converser entre eux, à deux, trois ou plus de personnes, quoique dans la réalité, cela ne se soit pas passé de cette façon. Et ils agissent ainsi parce que, de la sorte, les choses peuvent être écrites plus aisément et comprises, en commençant par les plus simples. Et moi, j'ai imité ces auteurs dans leur façon d'écrire des livres<sup>15</sup>.

C'est le grand Erasme de Rotterdam qu'imité, incontestablement, l'auteur anonyme d'un pamphlet sur le récent mariage du dernier des Jagellons avec la veuve de Gasztold. Selon Maria Cytowska,

---

<sup>14</sup> Cf. par exemple W. Szelińska, «Wśród krakowskich przyjaciół książki erazmiańskiej w wieku Wielkiego Holendra» (Parmis les amis cracoviens de l'oeuvre érasmiennne dans le siècle du Grand Hollandais), *Zeszyty Naukowe UJ*, CCL, p. 51; H. Barycz, *Z epoki renesansu, reformacji i baroku (Sur l'époque de la Renaissance, Réforme et du Baroque)*, Warszawa 1971, pp. 31, 34.

<sup>15</sup> M. Czechowic, *Odpis Jakoba Żyda = Belżyc na Dialogi Marcina Czechowica [...] na który odpowiada Marcin Czechowic*, Kraków 1581, p. 7.

les premières pages de cette oeuvre (*Dialogus de coniugo Sigismundi Augusti regis Poloniae iunioris anno 1548 factus*) ont été transcrites du *Dialogus percontantis de variis*, dans lequel conversent Claude et Balbus (que le traducteur polonais a changés en Ethimus et Sophistrio). La suite du dialogue est également menée dans le style d'Erasmus. Ses *Colloques* constituent aussi le modèle de pamphlets tels que *Nemo*, *Pasquillus* ou *Echo* (ce dernier rappelle les dialogues *Iuvenis et Echo* du maître hollandais)<sup>16</sup>. La satire célèbre sur la Diète de Piotrków de 1535, *Dialogus de Asiana diaeta*<sup>17</sup>, a été également faite dans ce style. Cependant, dans aucune des oeuvres citées plus haut ne figure le nom d'Erasmus de Rotterdam. Ce nom est cité, par contre, par Mikołaj Rej qui a usé, dans *Zwierciadło* (*Le Miroir*), d'un des dialogues des *Colloques* (*Militaria*).

Rej ne donne d'ailleurs pas ce titre, il se borne à remarquer qu' «il est un Rotterdamien, homme célèbre, qui aurait écrit cela par dérision». A l'inverse de l'exemple original où le soldat Hanno converse avec le cultivateur Trasimaque, Rej ne fait que citer les professions. L'adaptateur polonais abrège fortement le dialogue, simplifie de schéma de l'entretien, modifie consciemment les *realia*. Il donne donc une nouvelle version des *Militaria*. Tandis qu'Erasmus attaquait les «abus militaires traités avec indulgence par le clergé», et s'en prenait à la casuistique morale qui justifiait les pillages et les violences, Mikołaj Rej a accentué davantage le mépris du propriétaire terrien pour le soldat de métier, cet antimilitarisme de la noblesse, qui voyait précisément le jour<sup>18</sup>. Le même problème revient du reste dans l'épigramme de Rej *Drabi* (*Sbires*) ainsi que dans son octain *Rotmistrze* (*Capitaines*). Zofia Szmydtowa à qui

<sup>16</sup> M. Cytowska, «W cieniu Wielkiego Erazma. Pamflet na małżeństwo Zygmunta Augusta z Barbarą Radziwiłłówną» (Dans l'ombre de Grande Erasmus. Pamphlet sur le mariage de S. A. avec B. R.), *Meander*, 1959, no. 14. Cet ouvrage attribué erronément à Andrzej Trzeciecki a paru dans les oeuvres complètes de celui-ci (A. Trzeciecki, *Carmina. Wiersze łacińskie*, éd. J. Krókowski, Wrocław 1958, pp. 464–483).

<sup>17</sup> On a attribué la création conjointe de cette oeuvre au voïvode ruthène Stanisław Odrowąż et à Stanisław Łaski, cf. *Polski słownik biograficzny*, vol. 23, Wrocław 1978, p. 558.

<sup>18</sup> Z. Szmydtowa, *O Erazmie i Reju* (*Sur Erasmus et Rej*), Warszawa 1972, pp. 107, 226–228; cf. aussi M. Rej, *Zwierciadło*, éd. J. Czubek et J. Łoś, vol. 1, Kraków 1914, p. 94 et sq.

nous devons, pour notre profit, la découverte de la dépendance de Rej vis-à-vis d'Erasmus, décèle également dans l'épigramme de Rej *Chłop, co ornat kupował* (*Le paysan qui acheta une chasuble*) un lien avec «le récit, contenu dans les *Colloques* à propos de l'aventure survenue à un prêtre d'Anvers<sup>19</sup>.

On reconte inopinément l'influence des *Colloques* dans un domaine confessionnel, artistique et thématique tout à fait différent, dans l'oeuvre de Kromer, *Rozmowy dworzanina z mnichem* (*Entretiens d'un courtisan et d'un moine*), qui, selon Cytowska, «mènent leurs discussions avec les mots d'Erasmus»<sup>20</sup>. Et là, pourtant, on chercherait en vain nom du grand Hollandais ou des emprunts littéraires à son oeuvre. Ces traits apparaissent par contre dans les *Silves* d'Andrzej Frycz Modrzewski qui désigne Erasmus en ces termes: «Homme de grande conscience et science». Nous trouvons là deux fragments du dialogue *A la recherche de la Foi* (*Inquisitio de fide*). Erasmus réfléchit sur «la nature divine qui est la même chez le Fils et chez le Père» et il explique pourquoi «seul le Père est appelé Dieu: parce qu'il est tout bonnement le créateur de toutes choses [...] puisque lui seul ne procède de personne»<sup>21</sup>. Le dialogue d'Aulus et de Barbatius a été changé ici en un récit continu.

Dans de tout autres buts, un long fragment des *Colloques* a été utilisé par Krzysztof Kraiński, l'auteur de la *Postylla* calviniste qu'Aleksander Brückner a fort justement appelée, voici des années, «une mine de détails des plus intéressants»<sup>22</sup>. Nous y trouvons une satire de l'interdiction, édictée par le Concile de Trente, de la lecture des oeuvres d'Erasmus de Rotterdam, parmi lesquelles figuraient aussi les *Colloques* dont notre postillographe a traduit un passage en polonais.

<sup>19</sup> Aux *Colloques* a été empruntée, également, la conception que Rej se fait de l'octain (*Pan, co się do folwarku ponęcił*). Cf. Szmydtowa, *op. cit.*, pp. 230–231, ainsi que J. Krzyżanowski, *Paralele. Studia porównawcze z pogranicza literatury i folkloru* (*Parallèles*), Warszawa 1977, p. 698.

<sup>20</sup> Cf. note 13. Cette affirmation exigerait cependant une vérification des sources.

<sup>21</sup> A. Frycz Modrzewski, *Sylwy*, Warszawa 1959, pp. 120–121.

<sup>22</sup> A. Brückner, «O różnowerstwie polskim słów kilka» (Sur dissidents polonais quelques mots), *Reformacja w Polsce*, 1921, vol. I, p. 11; cf. aussi: J. Tazbir, «Kopalnia najciekawszych szczegółów... (*Postylla* Krzysztofa Kraińskiego)» («La Mine» de plus intéressants détails), *Odrodzenie i Reformacja w Polsce*, 1983, vol. XXVIII, pp. 220–221.

Et pourquoi? — écrit Kraiński. — La vérité leur blesse les yeux, ils ont honte de leurs fautes, ils craignent que les gens, ayant vu leur fausseté, se détournent d'eux, aillent vers la vérité.

Les papistes reprochent aux évangélistes de «ranimer» le paganisme, mais ce sont justement les catholiques qui appellent à l'aide, quand la tempête sévit sur la mer, tous leurs patrons au lieu du seul Dieu, qui «règne sur eux, qui leur donne des ordres, dispose d'eux, les gronde et les pourchasse». Ce sont les catholiques qui se comportent comme ces navigateurs de l'Antiquité qui cherchaient refuge chez Neptune, Castor ou Venus. «Tout ceci a été décrit par Erasme de Rotterdam, un docteur papiste que le pape Leon X appelle dans une lettre son fils bien-aimé».

Après cette introduction, Kraiński donne un long fragment du dialogue *Naufragium*. Comme cette traduction a échappé jusqu'ici à l'attention des spécialistes de la réception de l'oeuvre d'Erasme en Pologne, nous la citons *in extenso*:

[Dans le danger] — écrit le postillographe calviniste, à la suite d'Erasme — les marins chantaient: Nous te saluons, ô Reine; ils appelaient la Vierge Mère, en la nommant Etoile de la Mer, Reine des Cieux, la Reine du Monde, Port du Salut, en la flattant de divers autres titres que jamais ne lui attribuèrent les Saintes Ecritures. Certains s'agenouillaient et flattaient la mer, versaient l'huile sur les vagues agitées, tout comme nous avons l'habitude de flatter un prince courroucé. Beaucoup d'entre eux faisaient des vœux. Il y avait un certain Anglais qui se mit à promettre des montagnes d'or à la Vierge de Walsagam, s'il accostait vivant. D'autres promirent beaucoup à la Sainte Croix, qui se trouve en l'un et l'autre endroits. Un de ces hommes fit des promesses à la Vierge Marie qui règne en bien des lieux. Il en fut qui promirent de se faire moine Chartreux. L'un promit d'aller à Saint Jacques qui habite à Compostelle, d'y aller pieds nus, tête nue, en manteau de peau, en mendiant son pain. Il y en eut un aussi qui promit offrit à saint Christophe un cierge de cire si grand comme on peint s. Christophe à Paris. L'un d'eux, l'entendant, le poussa du coude en disant: «Tu sais, même si tu promets tout ce que tu possèdes, tu n'en feras pas assez». Et l'autre, à voix basse, pour que saint Christophe ne l'entende pas: «Chut, idiot, comprends bien que je ruse. Si j'atteins la rive, je ne lui donnerai même pas un cierge de suif». Il s'en est trouvé aussi qui avaient des prières personnelles qui ne différaient pas des prières de sorcellerie qui conjurent les dangers. Mais d'autres n'appelaient pas les saints à la rescousse, ils priaient Dieu lui-même, et ils en donnaient cette raison: «Immense est le ciel. Si je confie mon salut à l'un des saints, fut-ce à saint Pierre qui est, paraît-il, le premier

à entendre, car il est à la porte, avant qu'il arrive à Dieu et lui transmette mon infortune, moi, je mourrai: je m'adresse plutôt directement à Dieu lui-même, en disant: Notre Père qui êtes aux cieux»<sup>23</sup>.

La comparaison avec l'original a montré que le traducteur calviniste a remplacé le dialogue par la narration continue qui n'est interrompue qu'en trois endroits par le discours direct. Ainsi a disparu Adolphe, le porte-parole d'Erasme qui faisait sans doute part de ses propres impressions, qu'il avait ressenties lors d'une tempête sur le rivage de Frise (en 1516). Le deuxième interlocuteur, Antoni, n'apparaît pas non plus. Kraiński a traduit assez fidèlement, mais en même temps, il a fortement abrégé le texte. Il omet entre autres les analogies avec Vénus, le passage où Antoni s'étonne qu'on ne se soit pas adressé à saint Paul Apôtre qui «tout de même, vogua lui-même, jadis, sur la mer et dut s'échapper d'un vaisseau détruit pour gagner la terre ferme», ainsi que la réplique d'Adolphe expliquant qu'il «n'a pas l'habitude de traiter avec les saints»<sup>24</sup>. En un endroit, Kraiński a été trompé par sa connaissance du latin: à l'un des naufragés, il fait promettre, en effet, d'accomplir, s'il est sauvé, un pèlerinage à Compostelle, pieds nus, «en mendiant son pain» et dans un «manteau de peau», ce qui ne serait pas une bien grande mortification. Erasme écrit, en cet endroit, que ce malheureux promettait de se rendre là-bas «avec sa seule armure de fer sur le dos» (*corpore tantum lorica ferrea tectum*), ce qui aurait été pénible à tous points de vue: une cuirasse portée sur le corps nu, dans le climat de la péninsule ibérique! Le sanctuaire miraculeux de la Mère de Dieu, situé dans la localité anglaise de Walsingham, a été polonisé; en effet, les promesses sont adressées à la «Vierge de Walsagam».

Comme le montrent les exemples que nous avons cités, les auteurs qui s'en sont référés aux *Colloques* n'ont guère pris de gants avec l'original. Le concept de plagiat n'était pas encore apparu. Pendant les deux premiers siècles du développement de l'imprimerie, on était convaincu que la fidélité n'était de rigueur que dans la

<sup>23</sup> K. Kraiński, *Postylla*, Raków 1616, part V, p. 907.

<sup>24</sup> Erasme de Rotterdam, *Rozmowy potoczne*, éd. M. Cytowska. Warszawa 1962. pp. 50–52.

traduction de l'Écriture Sainte ou de dissertations théologiques, là où des modifications arbitraires du texte menaient à des conflits qui ne se terminaient pas toujours par une bataille de plume. Par contre, des oeuvres scientifiques ou littéraires, on prenait ce qu'on considérait comme beau et utile, en transposant sur son propre terrain, avec une entière liberté. L'oeuvre d'autrui n'était qu'un recueil de matériaux dans lequel on pouvait puiser librement. La question de la relation avec l'original n'était donc pas importante et la frontière entre la traduction et l'imitation ou la paraphrase était «fluide et irrèlle»<sup>25</sup>. Nous en avons un exemple classique, souvent cité, dans l'oeuvre de Castiglione que le traducteur a «voulu» — comme il l'écrit lui-même dans sa préface — «exprimer en polonais». Du moins Łukasz Górnicki a-t-il cité le nom de l'auteur du *Courtisan*, tandis que Daniel Naborowski, quand il paraphrase *Gargantua et Pantagruel* ne mentionne pas du tout Rabelais<sup>26</sup>.

Les historiens qui comparent la littérature polonaise de la Renaissance et de l'époque des Lumières appellent volontiers le XVIII<sup>e</sup> siècle l'époque des traductions, à l'opposé des oeuvres du XVI<sup>e</sup> siècle qui ont un caractère plus autochtone. La découverte d'originaux en chaîne nous enlève cependant toutes nos illusions, elle force souvent les éditeurs eux-mêmes à déclarer, après quelques années, qu'un original supposé s'est avéré être une adaptation, une de plus d'une oeuvre célèbre de la littérature d'alors<sup>27</sup>. Les Polonais — tout comme les citoyens de diverses contrées d'Italie, d'Allemagne<sup>28</sup>, tout comme les Français, les Espagnols, les Anglais — se sont sentis autorisés à user sans cérémonie de l'acquis d'une

<sup>25</sup> W. B o r o w y, «Dawni teoretycy tłumaczenia» (Anciens théoriciens de traduction), [dans:] *Studia i rozprawy*, vol. 2, Wrocław 1952, pp. 7—8.

<sup>26</sup> Cf. J. D ü r r - D u r s k i, *Daniel Naborowski. Monografia z dziejów manieryzmu i baroku w Polsce*, Łódź 1966, p. 65 et sq.

<sup>27</sup> En publiant en 1958 «Dyalog abo rozmowę dwóch o żywej wierze (Księga wizytacji zborów podgórskich. Z rękopisu Biblioteki Nemzeti Muzeum w Budapeszcie», éd. L. Szczucki et J. Tazbir, *Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej*, 1958, vol. III, pp. 132, 150—151), nous avons cherché l'auteur de ce texte dans les milieux ariens polonais, alors qu'il s'agissait d'une polonisation du dialogue de Sébastien Castellion *De fide*. Cf. «Polski przekład *Dialogu Castellionia*», éd. L. Szczucki, *ibidem*, 1963, vol. IX.

<sup>28</sup> Car il est difficile de parler alors d'«Italiens» ou d'«Allemands» au sens actuel de ces termes.

culture, d'une littérature européenne commune. Ils étaient d'ailleurs fortifiés dans cette conviction par Erasme lui-même<sup>29</sup> qui, plus tard, fut si souvent la victime de ce manque de cérémonie. Pourquoi celui-ci épargna-t-il cependant les *Colloques*? Peut-être leur traduction du XVI<sup>e</sup> siècle, que W. A. Maciejowski contempla encore dans la bibliothèque du Lycée de Varsovie (cette traduction «dans laquelle le texte des *Colloques* d'Erasme est signalé d'une écriture plus grosse tandis qu'au-dessus, dans l'interligne, se trouve la traduction en polonais, écrite en petit»<sup>30</sup>) était-elle fidèle, exacte à l'excès? Les contemporains ne l'avaient dès lors pas reconnue comme se prêtant à la publication.

Henryk Barycz affirme: «au fond, en ce domaine [des traductions d'Erasme], nous avons constaté une indigence honteuse qu'il faut expliquer, dans une grande mesure, par le poids de la Contre-Réforme catholique, par ses positions inamicales à l'égard de ce remarquable écrivain réformateur»<sup>31</sup>. C'est vrai, mais sans doute incomplet. Le ton sarcastique avec lequel l'auteur des *Colloques* s'est exprimé à propos des rites catholiques — à commencer par le culte et les reliques — peut blesser, effectivement, même des siècles plus tard. Rien d'étonnant donc si des dialogues tels que *Les Franciscains*, *Le Jeune Homme et la Fille des rues* ou encore *Le Ménage mal assorti* (le problème des maladies vénériennes!) n'aient paru que récemment en polonais<sup>32</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les *Colloques* ont suscité une révolte de plus en plus générale à laquelle ne put remédier

---

<sup>29</sup> Cf. J. Tazbir, «Die polnische Kultur des 16. Jahrhundert», [dans:] *Fragen der polnischen Kultur im 16. Jahrhundert. Vorträge und Diskussionen der Tagung zum ehrenden Gedenken an Alexander Brückner*, hrsg. von R. Olesch u. H. Rothe, vol. 1, Bonn 1980, pp. 381–382.

<sup>30</sup> W. A. Maciejowski, *Piśmiennictwo polskie od czasów najdawniejszych aż do roku 1830 (La Littérature polonaise depuis temps anciens à 1830)*, vol. 2, Warszawa 1852, p. 75, et *Dodatki do tegoż dzieła (Supplément)*, Warszawa 1852, pp. 324–325 (note).

<sup>31</sup> Préface de *Pochwała głupoty (Eloge de la Folie)*, Wrocław 1953, p. CVI (BN II 81).

<sup>32</sup> Ils ont paru dans le recueil des *Colloques* d'Erasme éd. par M. Cytowska, Warszawa 1969. Dans la préface (p. 9), nous lisons qu'on en a omis «les considérations théologiques assez ennuyeuses ou les longues argumentations moralisatrices, ainsi que ces petits entretiens qui pourraient provoquer un sentiment de dégoût par leur formulation trop drastique».

la préface rassurante qu'Erasmus ajouta aux éditions suivantes. Après le demi-siècle qui suivit la première édition, l'oeuvre d'Erasmus fut mise à l'index (1559).

Mais les influences de la Contre-Réforme et la censure morale n'expliquent pas tout. Car, tout de même, certaines formulations d'Erasmus, proches du blasphème, avaient leur pendant dans la littérature polémique d'alors. Les luthériens polonais aussi bien que les calvinistes attaquaient les croyances catholiques avec un emportement que ne supporterait pas la censure actuelle, quel que soit le système sociale. Ce dégoût avec lequel nous déchiffrons les invectives du XVI<sup>e</sup> siècle à propos du culte marial ou ces railleries à propos des rites de la liturgie peut trouver son origine aussi bien dans une plus grande élévation de sentiments, dans le respect des croyances d'autrui, que dans une profonde indifférence à l'égard des querelles religieuses. Habités depuis longtemps aux rudes sermones dans les querelles politiques, nous accueillons ce ton avec un sentiment de dégoût et de scandale quand il apparaît dans des écrits anciens qui concernent, de surcroît, des questions confessionnelles.

La raillerie véhémement serait encore acceptable dans les oeuvres d'un adepte d'une des tendances de la Réforme. Mais Erasmus, tout de même, ne s'était prononcé en faveur d'aucune d'elles. Tout comme ces Encyclopédistes qui ont vécu jusqu'à la Grande Révolution, ne surent y trouver leur place, de même, celui qui fut un des pères spirituels de la Réforme ne se mit pas sous la bannière de Genève ou de Wittenberg. Ses adeptes polonais se seraient peut-être bien souciés, alors, d'avoir des traductions d'Erasmus. Des lors qu'Erasmus de Rotterdam a constitué une autorité morale de l'Europe de cette époque, les protestants l'ont reconnu aussi, dans une certaine mesure, comme l'un des leurs, en vertu de ce principe: «Ce qui est grand est nôtre».

C'était, cependant, un allié embarrassant. C'était l'allié de théologiens protestants qui faisaient leurs délices de la critique véhémement contenue dans les *Colloques* — critique des indulgences, du culte des saints, de la mariolâtrie, des pèlerinages. Malgré tout, il se prêtait davantage, cet allié, à être cité par quelques passages plutôt qu'à être traduit. En effet, près de cent cinquante ans avant les *Provinciales* de Pascal, Erasmus avait introduit l'ironie, la raillerie, la satire dans

les considérations théologiques. Cela devait inquiéter non seulement les «papistes», mais plus encore les théologiens calvinistes ou luthériens modérés, qui se rendaient bien compte à quoi de telles démarches aboutissaient d'habitude. Or, beaucoup d'aspects des *Colloques* choquaient, comme c'est toujours le cas lorsqu'on aborde en une forme non sérieuse des sujets essentiels. «Et on s'étonne — a écrit Stanisław Łempicki — que Boy-Żeleński ou quelqu'un d'autre ne se soit pas attelé à la traduction de ces dialogues magnifiques: les dialogues domestiques, les scolaires, ceux qui concernent les couvents, les grandes villes, le sport, les mendiants, les professeurs, les rustres, les hôpitaux, les criminels, sur la terre ferme et sur mer», ces chefs d'oeuvres littéraires «dans lesquels se pressent, bavardent, raisonnent, se démasquent des évêques, des moines, des chevaliers, des nonnes, des rois, des marchands, des marins, des pédants, des malandrins, des prostituées, des femmes savantes de la Renaissance et la populace»<sup>33</sup>. Ces dialogues — ajoutons — dans lesquels on débat également du problème du salut, de l'attitude d'un bon catholique face à la mort, des relations qui regnent dans les cieux.

Ce qui devait également gêner, c'était la facture même de cette oeuvre incroyablement moderne du point de vue littéraire. Qui parmi les écrivains de cette époque peut se vanter d'avoir eu son oeuvre adaptée pour les théâtres de foyers culturels, comme ce fut le cas, justement, après la deuxième guerre mondiale, pour le texte d'Erasmus *Dialogue d'un abbé et d'une dame*?<sup>34</sup> Si la plupart de son oeuvre évoque l'intérêt — presque exclusivement — des historiens de la culture et des philologues, ce sont les *Colloques* précisément qui peuvent (avec *L'Eloge de la Folie*) compter remporter du succès auprès de larges cercles de lecteurs, rappelant du reste en cela, jusqu'à un certain point, l'attrait des dialogues de *Jacques le Fataliste*.

Les références fréquentes des adeptes de la Réforme à Erasme de Rotterdam ont eu pour effet qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, on s'est mis à le citer à égalité avec d'autres, qui étaient des chefs du camp

---

<sup>33</sup> S. Łempicki, *Renesans i humanizm w Polsce (Renaissance et l'humanisme en Pologne)*, Warszawa 1952, p. 120.

<sup>34</sup> Cf. A. Czekajewska, «Dwadzieścia lat polskiej erazmianistyki. 1946—1965» (Vingt ans des études érasmiennes polonaises), *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki*, vol. XI, 1966, no. 4, p. 343.

protestant. Ceci entraîna évidemment une appréciation négative de l'auteur des *Colloques*. Les oeuvres d'Erasmus se sont ainsi retrouvées également à l'index polonais des livres défendus et les marges des textes d'Erasmus ont été pourvues de commentaires dans le genre *caute legendum*, *semi-haereticus* ou *Authoris damnati*<sup>35</sup>. Il suffit de citer, parmi de nombreuses déclarations, l'opinion du dominicain Paweł Puzzel qui, à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, a écrit que pendant l'époque de la Réforme en Pologne «ils prenaient d'assaut les églises catholiques, renversaient les autels, brûlaient les images saintes, faisaient entrer des chevaux dans les églises», ces «les protestants exercés aux écoles luthériennes de Mélanchthon et d'Erasmus de Rotterdam et aussi de Bèze, ce maudit calviniste»<sup>36</sup>. Dans ses vers macaroniques, Stanisław Orzelski a mis l'auteur des *Colloques* en semblable compagnie, l'envoyant en enfer aux côtés de Luther, de Zwingli, de Bèze et de Mélanchthon et même d'Arius et d'Ochino<sup>37</sup>.

Erasmus devient de plus en plus un symbole, un nom chargé de sens, quoique ses livres, peu à peu, quittent le circuit de lecture. Et si les voyageurs polonais du XVII<sup>e</sup> siècle qui visitent les Pays-Bas se souviennent de l'auteur des *Colloques* ils le font surtout à l'occasion d'une visite de Rotterdam dont Jakub Sobieski écrivait: «C'est la patrie de cet homme Erasmus de Rotterdam»<sup>38</sup>. Le frère tchèque Jan Rybiński écrit à cette occasion: «nous sommes arrivés à Rotterdam, partie d'Erasmus»<sup>39</sup>, tandis que l'arien Hieronim Moskorzowski appelle Rotterdam «la ville de ces hommes très célèbres, Erasmus et Hugo Grotius»<sup>40</sup>. Le signal qui exhuma Erasmus des couches profondes de la mémoire de ces hommes, c'était la statue, unique, que les Hollandais avaient édifiée en l'honneur d'un de leurs célèbres compatriotes. «Il est hautement caractéristique —

<sup>35</sup> Cf. L. Hajdukiewicz, «Erazm z Rotterdamu w opinii polskiej XVI–XVII w.» (Erasmus dans le jugement polonais aux XVI–XVII<sup>e</sup> s.), *Zeszyty Naukowe UJ*, CCL, p. 76.

<sup>36</sup> P. Puzzel, *Tryumf na dzień chwalebny Jacka św.*, Vilna 1641, p. 49.

<sup>37</sup> M. Pełczyński, *Studia macaronica*, Poznań 1960, p. 56.

<sup>38</sup> J. Sobieski, *Dwie podróże odbyte po krajach europejskich w l. 1603–1613 i 1638 (Deux voyages en Europe)*, Poznań 1873, p. 29.

<sup>39</sup> «Autobiografia Jana Rybińskiego, seniora braci czeskich» (L'Autobiographie de J. R.), éd. A. Danysz, *Reformacja w Polsce*, 1922, vol. II, p. 311.

<sup>40</sup> J. Tazbir, «Diariusz Hieronima Gratusa Moskorzowskiego (1645–1650)» (Mémoires de H. G. M.), *Przegląd Historyczny*, 1963, c. 4, p. 640.

écrit Huizinga — que pendant plusieurs siècles, il n'ait existé aux Pays-Bas à vrai dire aucun monument public en l'honneur d'un général, d'un prince, d'un homme d'Etat, d'un écrivain, si ce n'est cette statue en l'honneur de cet érudit qui avait plutôt négligé sa patrie»<sup>41</sup>. Ceux qui arrivaient de Pologne, qui ne connaissaient que la colonne du roi Sigismond III Vaza devaient être particulièrement frappés par ce monument dédié à un non-roi. Sebastian Gawarecki, qui passa par Rotterdam en 1647, écrivit à ce propos:

Face à notre auberge, il y a, sur un large pont, une statue de marbre noir, une statue du grand et célèbre docteur et chanoine qui a pour nom le Rotterdamus, représenté avec un livre, en habit de docteur de Rotterdam. Il a écrit aussi, dit-on, un livre contre nos moines, mais c'était un bon catholique romain, c'est pourquoi les calvinistes lui tiennent aussi rigueur<sup>42</sup>.

L'abbé Bartłomiej Wąsowski, qui s'intéresse aux vestiges de l'architecture, de l'art, a également attiré l'attention sur cette statue; il écrit que faite de bronze, elle se dresse au bord du canal, habillée d'une toge à la romaine. Visitant Rotterdam en 1653, ce prêtre désigne encore Erasme comme un grand patriote et comme un grand érudit de la doctrine catholique, comme un homme digne de vivre dans la mémoire de la postérité<sup>43</sup>. Mais déjà Stanisław Wierzbowski qui visite ce lieu en 1687 exclut rapidement et catégoriquement l'auteur des *Colloques* de la communauté catholique, en écrivant à propos de Rotterdam:

C'est une grande ville, célèbre chez les Luthériens à cause de leur docteur de Rotterdam, dont il y a, sur la place du marché, une grande statue de marbre<sup>44</sup>.

Cette petite note révèle manifestement qu'il s'agit d'un homme que l'auteur ne connaît que par ouï-dire, non par ses lectures. Trait caractéristique: Erasme de Rotterdam devient un nom qui n'évoque qu'une ville et un monument, alors qu'il ne fut pas lié à sa patrie Pays-Bas.

<sup>41</sup> J. Huizinga, *Erazm*, Warszawa 1964, p. 268.

<sup>42</sup> S. Gawarecki, «Dziennik podróży po Europie Jana i Marka Sobieskich» (Mémoires de voyage en Europe de J. et M. S.), [dans:] *Pisma do wieku i spraw Jana Sobieskiego*, éd. F. Kluczycki, vol. 1, Kraków 1880, pp. 120–121.

<sup>43</sup> B. Wąsowski S. J., *Foederatorum Ordinum Batavorum descriptio*, éd. B. Zboińska-Daszyńska, Gronningen 1960, p. 20.

<sup>44</sup> S. Wierzbowski, *Konnotata wypadków w domu i w kraju zaszytych od 1634 do 1689*, Lipsk 1858, p. 172.

Ce retraité d'Erasmus qui apparaît dans la République nobiliaire est expliqué surtout par des raisons confessionnelles, par la pression d'une Contre-Réforme lui hostile. Il semble cependant que d'autres causes aient tout autant joué. Tout comme Voltaire, auquel l'auteur de *l'Eloge de la Folie* est souvent et volontiers comparé, Erasmus a enclos dans son oeuvre, à côté de pensées originales, le bon sens le plus courant de son époque, ainsi qu'une véritable mine de citations de l'Antiquité. Nous y trouvons des pensées, des références, des aphorismes qui jouissaient alors d'une popularité particulière et qui suscitaient l'approbation générale. Par conséquent, lorsqu'apparaît le changement de générations, lorsque les idées et les conceptions de la Renaissance commencent à s'éteindre, l'étoile d'Erasmus devait, elle aussi, partager ce destin. Cette étoile retrouve de l'éclat au XVIII<sup>e</sup> siècle (cf. l'enthousiasme d'I. Krasicki à propos du «grand homme de Rotterdam»<sup>45</sup>), ce siècle qui, en beaucoup d'aspects, renouait avec la Renaissance. A l'époque du Baroque par contre, on recourait à Erasmus, essentiellement, dans le cadre de la recherche d'exemples. Pour preuve: le «gigantesque in folio des *Adages* d'Erasmus» où Waclaw Potocki puisait, tandis que d'autres notaient, dans les marges de ce livre «des proverbes polonais, proches des proverbes latins»<sup>46</sup>.

Ça vaut la peine d'ajouter que des fragments de *Colloques* (censurés au point de vue des moeurs, surtout) pénétraient même aux Collèges de jésuites et de piaristes. Comme écrit Maria Cytowska: «Le fait que le célèbre réformateur de l'enseignement Stanisław Konarski (1700–1773) recommande encore dans ses *Oridinationes* la lecture des *Colloquia* d'Erasmus, prouve que la réputation de l'humaniste se maintient toujours, bien que d'une façon plus restreinte, à l'école polonaise»<sup>47</sup>.

Il est d'ailleurs hautement caractéristique que la popularité faiblissante d'Erasmus n'ait pas été contrecarrée au XVIII<sup>e</sup> siècle par le rappel de sa relation positive avec la Pologne et les Polonais. On s'en souvient volontiers, mais seulement à partir du XIX<sup>e</sup> siècle (Krasicki encore semble peu intéressé par cette question). «Polonia mea est»: ce cri d'Erasmus a figuré dans beaucoup de travaux

<sup>45</sup> I. Krasicki, *Dziela prozą (Les Oeuvres en prose)*, vol. 7, Vilna 1819, pp. 443–459.

<sup>46</sup> Krzyżanowski, *op. cit.*, p. 208.

<sup>47</sup> Cytowska, «Erasmus en Pologne», p. 12.

qui parlent de ses contacts avec la patrie des Sarmates (surtout dans les travaux écrits à l'intention de l'étranger)<sup>48</sup>. Les Polonais, eux cependant, n'ont guère été émus par ces preuves de reconnaissance. Il est vrai que les correspondants polonais de l'auteur des *Colloques* s'honoraient des lettres de celui-ci qui conféraient à leurs destinataires une anoblissement intellectuelle *sui generis*. Il s'agissait cependant d'une distinction toute personnelle que les générations suivantes ont vite oubliée, à ce qu'il semble. L'éloge même de la Pologne — de sa puissance, de son niveau de culture, de son structure politique — cet éloge qu'on trouve notamment dans la fameuse lettre d'Erasmus à Sigismond I Jagellon n'importait guère aux écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle qui étaient eux-mêmes convaincus de tout cela. Parmi les exceptions figure Łukasz Opaliński qui, polémiquant contre les calomnies de John Barclay, rappelle le jugement porté par Erasmus de Rotterdam. Opaliński avait sûrement en tête la lettre à Sigismond I quand il résume l'opinion d'Erasmus selon laquelle nous (Polonais) «par la littérature, les lois, les mœurs, la religion — par tout ce qui libère de l'infamie de la barbarie — nous pouvons rivaliser avec les premières nations, avec les nations les plus civilisées»<sup>49</sup>.

Et tout comme il a fallu attendre l'après-deuxième guerre mondiale pour qu'Erasmus de Rotterdam pénètre, presque intégralement, dans le circuit de la culture polonaise, grâce à de remarquables traductions, de même leurs opinions favorables à l'égard des Polonais a commencé à n'être prise en compte qu'aux époques de défaites nationales ou lorsqu'on reprochait aux Polonais leur trop grande jeunesse culturelle. L'éloge prononcé par ce grand intellectuel a été, alors, estimé à prix d'or, d'autant plus que les coryphées du siècle de Lumière français ne nous avaient pas gâtés sous cet angle. Enclines à glorifier leurs généreux donateurs, elles adressaient leurs compliments à la «Semiramis du Nord» (Catherine II), tandis qu'Erasmus de Rotterdam, largement comblé de faveurs par les magnats polonais avait, lui, toutes les raisons de complimenter Cracovie plus que Moscou.

Trad. par Elisabeth Destrée-Van Wilder

<sup>48</sup> Cf. J. Tazbir, «Polonia mea est. A propos des amis et des disciples polonais d'Erasmus de Rotterdam», *La Pologne*, 1968, no. 12, pp. 18-19.

<sup>49</sup> Ł. Opaliński, *Wybór pism (Les Oeuvres choisies)*, éd. S. Grzeszczuk, Wrocław 1959, p. 184 (BN I 162).